

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1958)
Heft: 1

Artikel: Edgar Quinet et la pensée protestante en Suisse romande : Ernest Naville, Charles Secrétan, Amiel, Merle d'Aubigné, Ferdinand Buisson
Autor: Du Pasquier, Marcel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDGAR QUINET ET LA PENSÉE PROTESTANTE EN SUISSE ROMANDE

(ERNEST NAVILLE, CHARLES SECRÉTAN, AMIEL, MERLE D'AUBIGNÉ,
FERDINAND BUISSON)

L'étude de quelques documents inédits relatifs au séjour d'Edgar Quinet en Suisse, à Montreux, pendant douze ans d'exil, de 1858-1870, a attiré notre attention sur les rapports qu'il entretenait avec les naturalistes comme avec les philosophes romands. Tandis qu'il était en communion d'esprit avec les premiers et parlait pour ainsi dire le même langage, il rencontra chez nos penseurs, notamment Ernest Naville et Secrétan, une opposition qui se manifeste clairement dans leur correspondance, ainsi que dans le « Mémorial d'exil » de M^{me} Quinet. Montrer cette opposition, la documenter par quelques textes, ce sera du même coup faire mieux ressortir la pensée originale de Naville et de Secrétan. Ils représentent une tradition philosophique qui s'écarte constamment de celle des philosophes français du XIX^e siècle, Maine de Biran mis à part. De Victor Cousin jusqu'à Taine et Renan, ces philosophes sont toujours plus ou moins les héritiers du XVIII^e siècle et de l'Encyclopédie, tandis que Naville et Secrétan sont aux antipodes de ce courant de pensée rationaliste, qui aboutira parfois dans la seconde moitié du siècle aux extrêmes du matérialisme et de l'athéisme. Edgar Quinet, par toute son attitude idéologique, se situe entre ces deux pôles. S'il se rapproche parfois de la pensée protestante de la Suisse française, il s'en éloigne sur plus d'un point. Ses réactions permettent de mieux apprécier les positions de ses contradicteurs. Si notre pays a connu moins que la France la vague positiviste et scientiste, cela est dû pour une bonne part à nos penseurs ou théologiens, héritiers directs d'Alexandre Vinet. Et Secrétan comme Naville défendent des thèses très voisines. Dans la préface de son livre *Raison et Christianisme*, Secrétan s'apparente au Naville des grandes conférences sur la « Vie éternelle », le « Problème du Mal » et « Le Père céleste ». Et il déclare dans sa préface : « J'ai essayé de faire un second pas dans le même sens et d'établir

REMARQUE : *Documents inédits consultés :*

I. M^{me} EDGAR QUINET : *Mémorial d'exil*. (Cahiers reliés I à XIII.) Déposés à la Bibliothèque nationale, à Paris, Cabinet des Manuscrits, sous : Nouvelles acquisitions françaises, n^{os} 11 825 à 11 837. Abréviations : *Mémorial*. N. a. fr.

II. *Correspondance Edgar Quinet*. (Lettres de ses correspondants.) Dossier de quinze volumes de lettres reliées par ordre alphabétique. Déposé à la Bibliothèque nationale, à Paris : Manuscrits : Nouvelles acquisitions françaises, n^{os} 20 781 à 20 798. Abréviations : *Corresp. Quinet*. N. a. fr.

que, sans le christianisme, la croyance en Dieu ne peut pas se soutenir. »¹

Bien avant de rencontrer dans notre pays Naville et Secrétan, Quinet avait été étudié et critiqué dans ses premières œuvres par Alexandre Vinet et par son disciple Adolphe Lèbre, dès 1834. Mais il ne les avait pas connus personnellement. Vinet avait en effet présenté *Ahasverus* en 1834 aux lecteurs du *Semeur*. En 1838, dans un de ses premiers cours à l'Académie de Lausanne, il avait consacré une analyse approfondie au poème de « Prométhée », où s'affirment déjà les tendances fondamentales de l'idéalisme de Quinet. Celui-ci présentait Prométhée comme une sorte de préfiguration du Christ. En une réfutation d'une vigueur et d'une pénétration extraordinaires et qu'il faudrait pouvoir reproduire en entier, Vinet contredit aux idées philosophiques qui se dégagent de ce poème. Bornons-nous à trois citations :

« Tout doit dépendre en morale, et, par conséquent tout doit de proche en proche dépendre aussi en civilisation, de la réponse qu'obtiendra cette question : L'homme, en tant qu'être moral et responsable, a-t-il besoin d'une rédemption, d'une rançon ? Et cette rançon a-t-elle été offerte, a-t-elle été payée ?... On glisse sur ces idées... on ramène tout le système dans la pensée d'une force propre, d'un développement spontané, d'un progrès continu, au terme duquel l'humanité s'enorgueillira d'une victoire due à ses seuls efforts... Prométhée n'est autre chose que le christianisme, élevé, diront les uns, rabaissé, dirons-nous, jusqu'à la religion naturelle. »²

Quatre ans plus tard, Adolphe Lèbre avait écrit un compte rendu très fouillé dans la *Revue des Deux-Mondes* sur « Le Génie des religions ». Il y relevait les tendances panthéistes de Quinet et disait entre autres à ce sujet :

« Le panthéisme et le christianisme cachent sous le même vêtement deux ennemis, et sous des traits pareils deux âmes toutes différentes. »³

Cette histoire des grandes religions de l'antiquité aboutissait au judaïsme. Dans son cours du Collège de France de 1846, « Le christianisme et la Révolution française », Quinet poursuit ce grand tableau des étapes religieuses jusqu'à la Révolution. Il y affirme que le catholicisme, après avoir connu au moyen âge son apogée, est devenu une religion morte, incapable de s'harmoniser à l'âme moderne, dont l'inspiration dominante serait désormais celle d'une constante libération de la pensée, accompagnant l'affranchissement de l'homme dans

¹ *La Raison et le Christianisme*. Lausanne, Ed. Louis Meyer, 1863.

² *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*, tome III, 2^e édition, p. 69, 81, 90. Paris, 1857.

³ *Œuvres d'Adolphe Lèbre*, publiées par Marc Debrit, p. 93 et 94. Lausanne, Bridel, 1856.

le domaine politique. Il salue la Réforme comme un moment capital dans cette voie de liberté, qui aboutit à la Constitution des États-Unis, modèle à proposer à la France, où la persistance de la tradition cléricale et monarchique constituent l'empêchement majeur au progrès de la démocratie. Quinet pense que la Révolution a inauguré un renouveau de la religion humaine. Bien que cette Révolution ait abouti à la dictature napoléonienne :

« L'esprit de la Révolution, dit-il, est de s'identifier avec le principe du christianisme... Elle a tendu d'un effort sublime, à embrasser le divin ; elle s'en est approchée à des instants suprêmes... » ¹

Quinet dira encore plus loin :

« Après 18 siècles, l'homme commence enfin à déclarer que Dieu est descendu dans l'homme, et cette conscience réfléchie de la présence de l'esprit divin crée un nouveau code des droits et des devoirs... » ²

« L'humanité stupéfaite a fini par reconnaître que le Christ s'incarne de siècle en siècle dans l'Histoire... » ³

« L'Eglise a cessé de faire des miracles, mais l'humanité et la France en particulier en ont fait à sa place... Il faut préparer un nouvel esprit... et travailler encore une fois à l'achèvement du christianisme... » ⁴

Arrêtons-nous ici. Manifestation du divin ? Achèvement du christianisme ? C'est là le point crucial. Cet achèvement n'est-il pas conçu comme un dépassement ? Or, on ne peut dépasser que ce qui est inachevé. Et alors qu'en est-il de la personne du Christ incarnant « toute la plénitude de Dieu », dogme central du christianisme ?

Dix ans plus tard, Quinet, exilé en Belgique, revient sur ces mêmes pensées dans sa lettre fameuse sur la « Situation religieuse et morale de l'Europe ». Il conseille d'adopter l'unitarisme de Channing, seule forme religieuse qui convienne à notre siècle et dont il dira :

« L'Unitarisme n'est rien autre chose que la profession de foi du *Vicaire savoyard* qui a été si longtemps l'âme de la Révolution française. » ⁵

Un exposé fidèle et complet des idées religieuses de Quinet demanderait évidemment bien des pages. Mais nous ne croyons pas trahir sa pensée maîtresse par le choix de ces quelques citations, forcément

¹ EDG. QUINET : *Christianisme et Révolution française*, 2^e leçon, p. 261 à 265. Œuvres complètes. Paris, Pagnerre, 1857.

² *Ibid.*, p. 261.

³ *Ibid.*, 3^e leçon, p. 44 et 45.

⁴ *Ibid.*, 5^e leçon, *passim*.

⁵ EDG. QUINET : *La situation religieuse et morale de l'Europe* (Œuvres complètes, vol. II : *Politique et Religion*), 2^e éd., p. 150. Paris, Pagnerre, 1870.

très écourtées, mais caractéristiques d'une tendance qui se retrouvera tout au long de son œuvre et notamment dans *La Création*, parue en 1870 : vaste fresque de l'histoire de la terre et de l'homme depuis ses origines préhistoriques, selon les découvertes darwiniennes. Les convictions évolutionnistes que l'historien avait trouvées en germe dans l'œuvre de Herder ont ici leur couronnement. En une vision optimiste du monde, Quinet s'écrie en conclusion :

« J'ai vu toute la nature graviter vers l'esprit, c'est-à-dire vers la liberté morale... De la connaissance de la nature, il y a donc une morale qui se déduit d'elle-même... L'homme peut s'adapter sciemment à l'ordonnance de l'univers et achever en lui l'édifice sur le plan de l'architecte. » ¹

Quinet rejoint ici les tenants de la morale indépendante. Citant Marc-Aurèle, il ajoute :

« Vois, examine de près comme tous les êtres se transforment les uns dans les autres. Exerce à cela constamment ta pensée. Rien n'agrandit davantage l'esprit. » ²

Il entrevoit même, comme le naturaliste Alphonse Favre, en une sorte de vision anticipée d'un monde meilleur :

« ... d'autres vies plus complètes, sans doute meilleures... Des vies plus élevées, des formes plus belles, des êtres plus achevés ; c'est là une croyance qu'on n'arrachera pas du cœur de l'homme... Il est certain que, dans cet instinct d'un monde meilleur, se trouve la loi qui est aujourd'hui révélée, publiée, manifestée par la science de la nature. » ³

Cet idéalisme, toujours enveloppé d'images et de symboles, est assez difficile à caractériser et à définir. S'il s'apparente à la sagesse de Marc-Aurèle, il est fort loin de l'Évangile. Quinet croit à une action divine dans l'histoire, mais c'est toujours des sociétés qu'il s'agit, jamais de l'individu dans ses profondeurs. Il est d'ailleurs malaisé de cerner une pensée qui est sans cesse comme baignée d'une lumière poétique, et qui se refuse ainsi, comme l'avait fort bien remarqué Adolphe Lèbre, à une analyse rigoureuse. On sait par les confidences de Quinet à sa mère qu'il était dès sa jeunesse comme ivre de pensée. Il semble d'ailleurs éprouver une impossibilité congénitale à réaliser la gravité du mal moral, dont il ne trouve pas en lui la blessure douloureuse. Religion naturelle, révélation de Dieu dans et par l'histoire, dépassement du christianisme par je ne sais quel progrès indéfini, optimisme assez superficiel, morale déduite de la considération de la

¹ EDG. QUINET : *La Création*, 2^e vol., Livre XII, p. 409-412. Paris, Lacroix, 1870.

² *Ibid.*, ch. 10, p. 413.

³ *Ibid.*, ch. 11, p. 417-419.

nature, et brochant sur le tout un Christ très pâle et plutôt symbolique, tout cela contenu dans une sorte de mysticisme évolutionniste... Nous sommes loin assurément des doctrines d'un Naville ou d'un Secrétan et de la logique serrée et rigoureuse par laquelle ils les consolident. Rien d'étonnant que Quinet se soit heurté plus d'une fois, lui et son idéologie, au système de ces deux penseurs, en diverses rencontres.

Essayons maintenant de préciser, sur la foi des quelques documents indiqués ci-dessus, quels furent leurs rapports personnels et de marquer mieux aussi leurs divergences. Les Quinet établis à Veytaux rencontrèrent Ernest Naville pour la première fois à une cérémonie de mariage à Montreux. Ils furent frappés de sa distinction et de sa modestie. M^{me} Quinet note :

« Nous lui avons parlé de « La Vie éternelle ». Mon livre vaut mieux que moi, dit-il. » ¹

Naville leur fit une première visite de politesse ; dès lors et chaque année, au cours de leurs séjours à Genève, les Quinet visiteront Ernest Naville et sa femme, et leur feront une place de choix dans leurs relations et dans leurs cœurs. Leurs entretiens sont d'une grande franchise. Au cours d'innombrables conversations apparaissent, en dépit de la sympathie mutuelle, des oppositions assez vives au point de vue politique et idéologique ; mais elles s'expriment toujours avec courtoisie, bien qu'avec une vivacité primesautière, parfois un peu belliqueuse, de la part de M^{me} Quinet. Son « Mémorial » mentionne constamment Ernest Naville. Mais l'intimité n'exclut pas certains dissentiments. Les conceptions politiques et religieuses de Naville choquent souvent les deux exilés. Mais toujours à nouveau ils sont gagnés par la bonne grâce, l'intégrité et la supériorité morale du philosophe de Genève.

C'est par lui qu'en 1867, ils feront pour la première fois la connaissance de Charles Secrétan, que Naville va leur présenter à Veytaux. Depuis lors, ils eurent l'occasion de rencontrer à deux ou trois reprises le philosophe de Lausanne. Mais jamais leurs relations réciproques n'auront la cordialité confiante qui distingue leur amitié pour Ernest Naville. Elle ne se démentit jamais, en dépit des divergences d'idées. La sympathie de Naville pour le catholicisme, ses idées conservatrices, ses relations avec des gens du plus haut monde, même avec des princesses russes, étaient pour Quinet un perpétuel sujet d'étonnement. Orthodoxie et conservatisme allaient de pair pour irriter Quinet, homme de gauche, qui ne voyait dans l'Eglise de Rome que le rempart de la réaction et l'ennemi irréconciliable de toutes les libertés modernes, ces libertés qui étaient le but dernier

¹ *Mémorial*, IV. N. a. fr. ; du 13 octobre 1862.

de sa philosophie. Dans leur correspondance assez espacée, nous relevons des déclarations de Naville qui marquent des réserves importantes à l'égard de l'œuvre d'Edgar Quinet. A propos de *La Révolution*, que l'auteur lui avait envoyée, il écrivait ceci :

« Nous sommes *formellement* d'accord (sur les principes). Nous différons *matériellement* (sur les croyances). Voilà si je ne me trompe, pourquoi votre travail peut m'être si profondément sympathique quant à son intention morale, si peu sympathique (terme de demoiselle) quant à ses thèses proprement dites. »¹

Lui écrivant à propos de la mort de Charras à Bâle et de la cérémonie laïque dans laquelle Quinet avait prononcé de très belles paroles :

« L'ensemble de la cérémonie a éveillé en moi des sentiments trop divers pour être exposés par écrit. Ce sera peut-être matière d'entretien douloureux mais paisible, quand nous aurons le plaisir de nous voir. »²

Quand parut *La Création*, il lui écrivait :

« Les pages du premier volume qui trouvent dans l'histoire le caractère distinctif du genre humain, les pages du deuxième qui invoquent la nature même contre les doctrines fatalistes, m'ont causé la satisfaction qui naît de la pleine harmonie des idées... Vous avez ouvert une grande voie... Quant à la divergence des idées que vous indiquez dans votre amicale lettre, elle n'est hélas que trop réelle... Mon regret est de ne pas trouver au couronnement de l'édifice une page analogue à celle qui termine le livre du grand astronome (Newton). Je crois que la foi chrétienne seule dans sa haute et pleine acception, peut briser l'aiguillon de la mort... »³

Les quelques réponses de Quinet font bien voir la cordialité de leurs relations ainsi que le caractère de leurs divergences. Il écrivait à Naville, en 1868, après avoir lu deux fois son *Problème du Mal* :

« Vous ne m'avez pas converti à l'idée de la chute originelle, mais je ne crois pas qu'il soit possible de soutenir ce principe avec plus de force, de méthode, de logique et de véritable puissance. Comment se fait-il que des esprits qui cherchent également la lumière diffèrent sur le point de départ ? »⁴

Quelle n'était pas cependant la sympathie de Quinet pour son interlocuteur, pour qu'il lui écrivît, après être rentré en France :

« Vos bons entretiens me manquent ; il n'en est pas un seul qui ne me laisse un souvenir précieux... Je n'ai trouvé que vous

¹ *Corresp. Quinet*. N. a. fr., n° 20 795, lettre du 21 ou 22 décembre 1865.

² *Ibid.*, lettre du 5 février 1865.

³ *Ibid.*, lettre du 25 janvier 1870.

⁴ EDG. QUINET : *Lettres d'exil*, vol. IV. Paris, Calmann-Lévy, 1886. Lettre du 29 octobre 1868.

qui sachiez être tolérant pour les idées qui ne sont pas exactement les vôtres. »¹

Les relations avec Charles Secrétan, plus tardives, furent aussi beaucoup moins fréquentes. Avant, semble-t-il, de faire la connaissance personnelle de Quinet, Secrétan écrivait à M^{me} de Pressensé, le 30 septembre 1866, à propos d'un article d'Edmond de Pressensé sur *La Révolution* :

« Il était difficile d'intéresser à la réfutation de contradictions aussi naïves, aussi palpables, aussi épaisses, que celles de notre cher ermite de Veytaux... M. Nefftzer du *Temps* a fait quelque chose de très bien dans ce genre, il y a bientôt quinze jours, en répondant au *Siècle*. Il était encore plus difficile de garder son sérieux devant le *Siècle* que devant Quinet. »²

Comme souvent, Secrétan montre ici un tempérament vif et un ton assez impérieux. L'aménité d'Ernest Naville n'est pas son fait. Il témoigne en tout cas de peu de sympathie pour les idées de « l'ermite de Veytaux » ; contrairement à Naville qui les discute, les réfute ou les déplore parfois mais sans en contester la valeur ; ainsi quand, lui écrivant pour le remercier de l'envoi de *La Révolution*, il avouait :

« Après les marécages de la pensée d'un Schérer, je me rafraîchis à la rencontre d'une foi. »³

A la fin de la première visite de Secrétan à Veytaux, Quinet eut ce mot, peut-être légèrement ironique, mais en tout cas flatteur pour ses deux hôtes :

« Ces quatre murs renferment aujourd'hui tout ce qui reste de métaphysique en Occident. »⁴

Cette visite des deux philosophes, chez lesquels Quinet sentait des réserves et aussi quelque indifférence à l'égard des problèmes politiques qui le tourmentaient, semble lui avoir causé, sinon du déplaisir, tout au moins de la gêne, car M^{me} Quinet y revient longuement en cherchant à préciser les différences de points de vue. Pourtant la seule lettre (non publiée) que nous ayons, de Quinet à Secrétan, respire une chaleureuse admiration. Secrétan venait de faire paraître dans la *Revue chrétienne* une étude magistrale sur la philosophie de Victor Cousin, dans laquelle, après avoir situé le système de Cousin dans l'ensemble des grandes philosophies, il en

¹ *Ibid.*, lettre du 13 mai 1872.

² *Fonds : Correspondance de Ch. Secrétan* (Bibl. Faculté de théol. de l'Eglise libre vaudoise). Lettre inédite de Ch. Secrétan à M^{me} Edmond de Pressensé, du 30 septembre 1866.

³ *Corresp. Quinet*. N. a. fr., n° 20 795, lettre du 21 ou 22 décembre 1865.

⁴ *Mémorial*, IX. N. a. fr., n° 11 833; du 23 mars 1867.

montrait impitoyablement les irrémédiables faiblesses. Quinet écrit de Genève :

« Monsieur, je n'ai que depuis quelques heures *La philosophie de Victor Cousin*; mais j'en ai lu assez pour vous en féliciter bien sincèrement. Vous avez admirablement montré quel fléau a faussé et engourdi l'esprit philosophique en France. J'ai souffert de ce fléau pendant plus de trente ans et je l'ai combattu toutes les fois que je l'ai rencontré. Songez si j'applaudis de tout cœur à votre courageux effort pour nous délivrer de ses restes... »¹

Probablement pour donner suite à cette lettre, Secrétan fit une seconde visite à Veytaux, le 27 décembre 1868, où l'échange de vues sur Cousin se poursuivit. M^{me} Quinet rapporte cette entrevue avec quelque désinvolture. Sauf sur Victor Cousin, les deux interlocuteurs n'avaient pas beaucoup de points communs. Il ne semble pas que Secrétan ait recherché la société de Quinet bien qu'ayant habité la contrée de Montreux plusieurs fois pendant ses vacances. Eprouvait-il ce que Frédéric Amiel avait ressenti et exprimé dans son *Journal intime*, avec une singulière pénétration ? lorsqu'il disait par exemple de Quinet, le 3 mai 1860 :

« Il est trop uniformément idéal, pythonsant, fantastique, inspiré, ce qui ennue en France... Il est trop candide, théorique, spéculatif, confiant dans la parole, dans les idées, se livrant trop, dépourvu de malice, d'ironie, etc... »²

Il remarquait encore, le 23 janvier 1861, après la lecture de *Merlin* :

« Pouvant peu voir les choses telles qu'elles sont, Quinet n'a pas l'esprit très juste, ni proportionné... La supériorité réelle de Quinet me paraît être dans ses travaux historiques... Il est fait pour comprendre ces âmes plus vastes et plus sublimes que les âmes individuelles (il s'agit des nationalités). »³

Les différences d'idées proviennent parfois de différences de tempéraments. Il convient de ne pas négliger cet élément psychologique dans l'appréciation d'un conflit de doctrines. Il est évident toutefois que c'est la pensée tout entière de Secrétan qui est au premier plan dans l'opposition que nous cherchons à examiner. Sans avoir pour objet de réfuter Quinet, la critique du panthéisme de la sixième leçon de *Raison et Christianisme* pourrait s'appliquer à lui :

« Le progrès conçu comme fait universel et primordial se détruit lui-même. Le panthéisme empirique se dissout par l'ana-

¹ Fonds : *Correspondance de Ch. Secrétan* (Bibl. Faculté de théol. de l'Église libre vaudoise). Lettre inédite de Quinet, citée aussi par le *Mémorial*, du 2 novembre 1868.

² H.-F. AMIEL : *Fragments d'un Journal intime*. Ed. Bernard Bouvier. Tome I, p. 224. Genève, Georg, 1922.

³ *Ibid.*, p. 240-242.

lyse... Point de comptes à rendre à personne... Point d'œil qui lise dans notre propre cœur... Ces secrets qui nous épouvantent, point de juge, point de père... L'être infini se réalise imparfaitement dans la série des existences qu'il dévore, il ne se connaît, il ne se comprend qu'avec nous, nous lui apprenons à bégayer son propre nom... Nos pieds reposent sur le dernier gradin. Dieu naît et meurt en moi pour renaître. Je suis la beauté, je suis la vérité, je suis le droit... Le panthéisme nous rend orphelins... Le monde que je connais... n'est pas l'expression pure de la raison, ce n'est pas la forme parfaite de l'idée... Le libre-arbitre est donc un phénomène à expliquer. Comment entendre que des agents libres soient la manifestation d'une force qui s'exerce suivant des lois fatales ? Le panthéisme est absolument hors d'état de répondre à cette objection. »¹

Les imprécisions et les flottements ne sont pas rares dans les spéculations, parfois plus lyriques que philosophiques, de « l'ermite de Veytaux ». Comme Vinet, dans son analyse de Prométhée, Secrétan ressentait sans doute vivement le vague ou même certaines contradictions dans l'attitude philosophique de Quinet : le monde nouveau qu'il pressent et qu'il appellera au terme de sa « Création » ne diminue en rien le mystère de la mort individuelle, ni le drame des convulsions de la lutte universelle. Il aurait pu chicaner Quinet sur bien d'autres points : si le monde se développe selon des lois harmonieuses, pourquoi Quinet a-t-il passé près de vingt années d'exil à maudire le criminel usurpateur du 2 décembre ? Ou prononcé à Genève, en 1867, son discours sur « La mort de la conscience humaine » puisque cette conscience est censée s'élever sans cesse à travers les périodes de l'évolution cosmique ?

Nous ne prétendons pas éclaircir ici ces problèmes, mais montrer simplement ce qui séparait Quinet des deux philosophes romands. Ceux-ci admirent l'homme, mais font des réserves sur le fond de sa pensée philosophique. Naville tenta souvent de l'amener à ses propres conceptions morales et religieuses. Sans leur refuser jamais son admiration, Quinet reste sur ses positions. Jusqu'au bout, il demeure l'élève émancipé et le continuateur de Herder, de Kreutzer, un peu de Condorcet ou de M^{me} de Staël, l'émule de Michelet, tandis que nos deux philosophes sont pénétrés des conceptions morales et théologiques d'une foi issue du Réveil, attribuant à l'Évangile la valeur la plus positive. Secrétan l'exprime dans la préface du *Principe de la morale*, paru en 1884 :

« Je suis resté fidèle aux croyances de ma jeunesse. Je lis toujours dans le christianisme le secret du monde ; je vois toujours dans l'assimilation de l'âme au Christ le salut individuel ; j'attends toujours de l'accommodation des rapports sociaux à l'esprit

¹ *La Raison et le Christianisme*, p. 147-152, *passim*. Lausanne, Ed. Louis Meyer, 1863.

du Christ la rédemption de l'humanité. Je pense toujours que l'œuvre du christianisme en nous consiste à nous affranchir et non pas à nous asservir. » ¹

Quinet correspondit deux ou trois fois avec Merle d'Aubigné, l'auteur de l'*Histoire de la Réformation*, qu'il rencontra également à Veytaux. Les divergences portent, cette fois, sur l'interprétation de la Réforme. Il ne s'agit pas des faits historiques proprement dits, mais d'un jugement de valeur. Considérant l'ascension vers la démocratie, à travers toute l'histoire moderne, Quinet voit dans la Réforme le premier mouvement révolutionnaire qui ait été capable de promouvoir dans le monde des structures politiques nouvelles. Mais il ne voit pas que les libérations qu'elle apporta procèdent, dans l'âme des réformateurs et de leurs adeptes, de la puissance de renouveau d'une foi intégrale ; il n'aperçoit pas non plus que ces changements profonds dans la société civile s'expliqueraient mal en dehors de cette foi, qui alla si souvent jusqu'aux suprêmes témoignages du martyre. Le calvinisme, en effet, ne fut pas une recherche du libre-examen, mais une affirmation de la gloire d'un Dieu qui veut être premier servi. C'est ce que lui objecte Merle d'Aubigné en se fondant sur son *Histoire de la Réformation*, dont Quinet est un lecteur assidu. En lui envoyant un de ses discours, à la suite d'une visite le 19 septembre 1867, il s'en expliquait clairement :

« Je vous disais je crois, que la plénitude de la doctrine évangélique paraissait nécessaire pour produire les grands effets qu'en eut la Réformation. Mon discours doit simplement vous indiquer ce que j'entends par là. Il a l'inconvénient de prendre pour exemple le point le plus fort, le plus difficile ; mais il y a aussi de l'avantage. Au reste, je n'ai pas besoin de dire que j'honore toute conviction sincère, à quelque distance qu'elle soit de la mienne. » ²

Le ton devient même plus personnel et plus pressant, dans une lettre du 18 février 1868 :

« Je demande à Dieu que mes amis le trouvent [le Christ]. Me permettez-vous de mettre dans ce nombre un homme dont j'admire le talent, dont le caractère a toute mon estime ? » ³

Remerciant de l'envoi du discours de Merle d'Aubigné, Quinet lui écrivait :

« Vous m'avez fait assister à votre éloquent sermon sur l'expiation, il me semble que je viens d'entendre une de ces fortes voix qui remuaient tout un siècle, au moment de la Réforme. » ⁴

¹ *Le Principe de la morale* (Préface, 1884), 2^e édition. Paris et Lausanne, 1893. Cité par CHARLY CLERC : *Le Génie du Lieu*, 1929.

² *Corresp. Quinet*. N. a. fr., n^o 20 793, lettre de novembre 1867.

³ *Ibid.*, lettre du 28 février 1868.

⁴ EDG. QUINET : *Lettres d'exil*, vol. III. Paris, Calmann-Lévy, 1886. Lettre du 16 novembre 1867.

A propos de son grand ouvrage historique, il lui écrivait une autre fois, manifestant son enthousiasme :

« Rien de plus entraînant que toutes ces pages sur l'arrivée de Calvin à Genève. »¹

L'auteur de *Marnix de Sainte-Aldegonde*, comme celui de *l'Histoire de la Réformation* étaient également convaincus que la Réformation avait été dans le monde le levain des libertés publiques, l'agent efficace de révolutions fécondes ; ils étaient d'accord pour constater que, en influant sur la mentalité des peuples, elle avait donné une assise inébranlable aux régimes démocratiques ou parlementaires en Ecosse, en Grande-Bretagne, en Hollande comme aux Etats-Unis. Et tous deux pouvaient déplorer l'absence d'un parti réformé en France au début de la Révolution française, qui eût évité peut-être, avec les excès de la Terreur, le retour de l'absolutisme, sous la forme des deux empires napoléoniens. Mais leurs conceptions du caractère intrinsèque, de l'inspiration même de la Réforme, n'était pas la même.

Spectacle plein de gravité et de noblesse que cette confrontation d'esprits éminents sur le terrain des plus hautes spéculations. Quinet était en plus d'un point très proche de la pensée protestante. Il partageait l'aversion d'un Charles Secrétan pour l'éclectisme de Victor Cousin, le scepticisme de Renan, le positivisme de Littré, le lourd matérialisme de tant d'autres, le relâchement des principes moraux qui s'exprimait de plus en plus dans la littérature. Mais il demeure étranger aux vues positives sur les vérités cardinales de la révélation chrétienne. Il penchera toujours vers je ne sais quelle conception d'une religion nouvelle, dépassement du christianisme originaire ; tendance qui fut aussi celle de Michelet, appréciation du christianisme qui en méconnaît le caractère unique. En somme, il s'agit toujours de savoir, comme l'écrivait plus tard Philippe Bridel, si « la foi en Jésus de Nazareth peut constituer la religion définitive ». Dans la même tradition que Vinet ou Secrétan, Bridel caractérisait le panthéisme en des termes que n'eussent pas désavoué les penseurs chrétiens de Lausanne ou de Genève contemporains de Quinet. Il ne nous paraît pas déplacé de le citer ici, car sa pensée éclaire bien celle de ses prédécesseurs. Elle fait écho à celle d'Adolphe Lèbre en 1842 :

« Le panthéisme semble à certains égards plus près de pouvoir s'entendre avec la piété ; il est moins mort, moins froid (que le déisme) ; il a quelque intérêt pour ces élans qui portent l'âme à rechercher l'infini ; ... Désastreux pour la morale... ce système déçoit non moins absolument ma religion, puisque, après m'avoir leurré d'une grande joie en m'annonçant que tout est divin, il

¹ *Ibid.*, lettre de décembre 1867.

finit par me confesser qu'il n'y a point de Dieu.» ... Citant encore les paroles de Marguerite à Faust après sa tirade, dans la scène du jardin il conclut : « L'âme pieuse fera bien de se défier, comme Marguerite, quand le panthéisme viendra lui chanter ses psaumes. »¹

Ceci fait penser à l'éloquence souvent fascinante de Quinet et à son séduisant idéalisme. La haine dont il fut l'objet de la part des ultramontains se conçoit, quand on réalise que cet apôtre de la libre-pensée la plus généreuse était en même temps religieux par toutes ses aspirations. On ne pouvait certes le taxer d'incroyance, et c'est ce qui faisait de lui un adversaire aussi redoutable, sans parler de l'intransigeante intégrité de toute sa vie morale. Il est en somme très proche des protestants libéraux de l'époque, un Réville, un Coquerel, mais surtout de Ferdinand Buisson. Celui-ci avait succédé à Charles Secrétan en 1866 dans sa chaire de Neuchâtel. En juillet il fit la connaissance de Quinet et entra dès 1868 en correspondance avec lui. On connaît la campagne, passionnée de part et d'autre, qu'il déclencha contre l'enseignement de l'Ancien Testament aux enfants. Quinet s'intéressa vivement à cette polémique.

Et son attitude dans cette affaire achève de nous éclairer ses rapports avec la tradition protestante. Il écrivait à Buisson :

« Quoi que nous fassions, n'oublions jamais que les réformateurs du XVI^e siècle ont arraché la moitié de l'Europe au servage de la papauté, qui pèse encore sur nous. En les combattant, n'oublions pas qu'ils ont été nos sauveurs. Notre siècle nous pousse au delà. Mais songeons que plusieurs d'entre eux s'ils pouvaient, feraient ce que nous faisons aujourd'hui. En un mot ce ne sont pas des ennemis mais des ancêtres. »²

Le lendemain, il lui écrivait encore :

« Vous discutez avec des hommes avec qui vous avez beaucoup de points communs. Vous êtes les uns et les autres sur le sol moderne. La liberté est entre vous ; elle ne vous unit qu'au moment où vous êtes le plus divisés... Puisse la sincérité de vos efforts être comprise de vos adversaires eux-mêmes ! Puissent tant de convictions, de force, de courage, augmenter partout la vie morale ! »³

Sans doute Quinet se tenait aux côtés de Buisson dans cette polémique, mais il voulait exercer sur son jeune ami une action modératrice.

¹ PHILIPPE BRIDEL : *L'Humanité et son Chef*, p. 75. Lausanne, Payot, 1925.

² EDG. QUINET : *Lettres d'exil*, vol. IV. Paris, Calmann-Lévy, 1886. Lettre du 4 mars 1869.

³ *Ibid.*, lettre du 5 mars 1869.

Buisson, de son côté, fut un admirateur fervent, à la fois de Quinet et de Secrétan, lequel se plaisait à rendre hommage à son caractère moral. Buisson est d'accord aussi avec Quinet sur la morale à tirer de l'évolutionnisme. Il rendit compte de *La Création* et Quinet lui écrivait à ce propos :

« Je vois dans l'ensemble de la nature une leçon d'activité, d'émulation, et non pas d'inertie et de fatalisme. Que de choses nouvelles ne tirerez-vous pas de ce principe nouveau ! Le monde matériel nous donne l'exemple. Il marche, parce qu'il lutte, parce qu'il travaille, et nous resterions seuls oisifs de corps et d'âme dans l'univers ? »¹

Leur intimité faite d'une commune adhésion aux mêmes idées devait continuer à Paris après le siège. L'une des dernières lettres de Quinet sera pour remercier Buisson de l'article qu'il venait d'écrire en janvier 1875 sur *l'Esprit Nouveau*, son dernier livre qui était comme son testament philosophique.

« Vous avez comme personne vu dans ma pensée, lui dit-il. »

Il eut ainsi jusqu'au bout en Ferdinand Buisson un véritable disciple.

Leur communauté intellectuelle marque bien par contraste quelle était la nature des oppositions qui séparaient alors le libéralisme religieux, dont Quinet était un adepte, des conceptions d'un Secrétan ou d'un Ernest Naville. Quinet sera le chef d'une lignée d'hommes qui, au début de la III^e République, organiseront en France l'enseignement laïque sur la base d'une philosophie qui fut par excellence celle de Quinet. Jules Ferry fut un de ses disciples fervents. On ne peut contester à ces initiateurs une hauteur de vues morales qui s'inspire en partie de la forte personnalité du maître. Mais leur esprit, comme les institutions qu'ils ont créées, achève une rupture avec l'orthodoxie chrétienne et la morale religieuse que Naville ou Secrétan n'auraient pu accepter.

MARCEL DU PASQUIER.

¹ *Ibid.*, lettre du 13 mars 1870.